

générosité de Dorsenne ne fut pas perdue, car le conte parut, et sous la signature de celui auquel il l'avait si singulièrement donné. Tory ne l'en a jamais remercié. Mais s'il a reconnu à la manière la personnalité de son bienfaiteur, cette acceptation ne fut-elle pas une expiation des mauvais procédés qu'il avait eus envers Julien, aussi délicate dans son silence que cette charité elle-même?

Décembre 1902.

LE CANDIDAT

I

Pierre Montbrun était enfin sorti de la réunion « contradictoire ». Du moins, les affiches des murs l'annonçaient ainsi. Elle avait été donnée dans une des plus grandes salles de la ville de ***. Cette salle servait jadis aux réceptions des magistrats installés dans un antique hôtel, contemporain de Louis XIII. Il porte encore le nom du sénéchal qui le fit bâtir et dont les armes ornent la porte principale. On comprendra tout à l'heure pourquoi le narrateur, ou mieux le sténographe de ce récit, ne désigne d'une manière plus précise ni cette maison ni la vieille cité parlementaire dont elle est un des joyaux, entre beaucoup d'autres. Ce ne sont, en effet, le long des rues de ***, aujourd'hui désertes, que solennelles façades, hautes fenêtres, balcons à balustres soutenus par des Atlantes, et des arbres séculaires

débordent partout les murailles, attestant les nobles goûts des anciens conseillers qui mariaient ainsi la campagne et la ville, d'après les conseils d'Horace, le poète officiel de ceux que Pascal appelait insolemment des *chafourés*. Il a raillé « leurs robes rouges, leurs hermines et leurs palais ». La vie a dépassé dans son ironie l'éloquent misanthrope du jansénisme, en permettant certaines transformations des édifices bâtis par ces graves personnages. L'hôtel dont il s'agit ici, et où s'était tenue la susdite réunion, a été aménagé par moitié en maison meublée, par moitié en restaurant. Le salon principal sert aux « noces et banquets », — et, au besoin, à des assemblées du genre de celle qui l'avait rempli, ce soir, de tumulte, de vociférations et de coups de poing. L'un des deux députés qui représentaient *** à la Chambre était mort quelques semaines auparavant. Des placards collés jusque sur les platanes de la promenade annonçaient la bataille engagée autour de sa succession. Le nom de Montbrun figurait au bas de plusieurs. Il était un des candidats. Dans quelles conditions de lutte violente, la sauvagerie avec laquelle le papier de ses professions de foi avait été lacéré en plusieurs endroits le prouvait surabondamment. Il avait dû lui falloir beaucoup de courage pour braver les colères des radicaux de la ville et s'intituler bravement « conservateur », sans autre

épithète. Mais ce soir, et en s'échappant de la réunion, ce courage semblait l'avoir abandonné. Sur la foi des déclarations faites par son concurrent, un jeune avocat d'extrême gauche, il était venu à cette salle de l'hôtel ***. Les partisans de son adversaire ne lui avaient pas permis de placer dix mots, en réponse au plus perfide et au plus outrageant discours. Le président, qui n'était autre que le député de la seconde circonscription de la ville, s'était fait le complice de ce véritable guet-apens. Une heure durant, Montbrun s'était obstiné à ne pas quitter l'estrade, profitant de chaque récit pour lancer un « Messieurs!... » aussitôt couvert par des huées. Ce n'étaient, devant lui, que faces grimaçantes, bouches convulsées, gestes épileptiques, et, derrière lui, à la table du bureau, la moquerie du président et de ses assesseurs, dont l'un libellait déjà un compte rendu tendancieux de la séance pour tous les journaux du cru. Épuisé de résistance inutile, Pierre avait lui-même senti son sang-froid l'abandonner. Devenu, pour une seconde, pareil à ses insulteurs, il leur avait crié, en leur montrant le poing, la phrase toujours vraie d'un triste démagogue qui, d'ailleurs, n'a dit la vérité que cette fois-là :

— « Esclaves ivres! Vous n'êtes que des esclaves ivres. Vous êtes indignes de la liberté!... »

Et il avait quitté la salle, en se dérobant aux poignées de main réconfortantes des quelques

défenseurs qu'il avait eus, malgré tout, parmi cette cohue d'énergumènes. Il avait fui le spectacle immonde de ce « club » digne de 93, avec ce hoquet de dégoût que tant d'autres candidats ont connu devant la révélation de la véritable âme populaire. Sortie du foyer, de la caserne et de l'église, ces trois endroits de haute discipline, elle tourne aussitôt à la sottise ou à la férocité ! Connaissant bien les aîtres, le candidat écœuré avait pu gagner la rue par une porte détournée. Il avait pris, pour rentrer chez lui, un chemin où il était très sûr d'être seul, et, son indignation continuant, il la soulageait, en se parlant, tantôt tout haut et tantôt tout bas :

— « Ah ! les bêtes brutes ! Les bêtes brutes !... Et conduites par quels scélérats ! De quel rire il riait, ce Lartail », c'était le nom de son concurrent, « et de quel rire ce Brillault !... » c'était celui du député-président. — « Et dire que je ne pourrai pas me venger d'eux ! Non. Je ne le pourrai pas !... C'est Lartail qui sera nommé dans douze jours !... Pourquoi donc ai-je écouté les braves gens qui sont venus m'affirmer qu'avec mon nom et le souvenir de mon père j'avais des chances ?... Si ce n'était pas une lâcheté de se retirer, maintenant, dans la crise que traverse le pays, comme je retournerais à mes livres, tout tranquillement !... Patience. Dans une semaine et demie, le peuple souverain m'y aura renvoyé.

J'aurai toujours enlevé deux milliers de voix à ces brigands... Mais quelles brutes ! Et penser que ce sont les descendants des Français qui ont bâti des villes comme celle-ci ?... »

En se prononçant ce monologue, Pierre Montbrun laissait en effet errer ses regards autour de lui. Peu à peu, il se sentait gagner par une influence apaisante. Les grands hôtels fermés se succédaient les uns aux autres, éclairés par la lune bleuâtre de cette nuit d'avril. Elle donnait aux silhouettes de ces vénérables maisons des lignes plus estompées, une apparence fantomatique d'une poésie à la fois très funèbre et très douce. Il y avait bien peu de ces maisons dont Montbrun ne connût l'état civil. Né dans cette ville et apparenté du côté maternel à une vieille famille de robe, il avait eu, très jeune, le culte fervent de ce passé local. Son père était un médecin distingué et qui lui avait laissé une fortune, de quoi vivre sans métier. Pierre avait pu se livrer en toute liberté à la passion de l'histoire, éveillée en lui par ses premières impressions d'adolescence. A trente-trois ans qu'il allait avoir, il avait écrit sur un des ministres de l'Ancien Régime, son compatriote, une remarquable monographie que l'Institut avait couronnée. Il travaillait à une histoire du Parlement de sa province, dont un fragment, paru dans une des bonnes revues de

Paris, avait obtenu un réel succès. Enfin Pierre était en train de devenir le grand homme de ***. Cette réputation naissante avait décidé quelques notables du pays à lui offrir la candidature dont cette turbulente réunion de ce soir avait été un pénible épisode, — rendu plus douloureux au jeune historien, précisément par la ferveur de son traditionnalisme. L'antithèse était trop complète entre la bassesse de mœurs manifestée sous ses yeux quelques instants auparavant par les électeurs, et les images du temps passé qu'évoquait la vieille ville parlementaire, endormie dans cette atmosphère Élyséenne. Montbrun revoyait, sur le seuil de ces portes closes, les conseillers d'autrefois, avec ces physionomies d'un caractère si entièrement français que le plus national de nos peintres, Philippe de Champaigne, a le mieux dégagé. Ces figures, énergiques et lucides, sensibles et modérées, d'une humanité puissante et raisonnable, s'harmonisaient exactement à ces belles demeures, d'une architecture noble et sobre. Le jeune homme de 1905 se représentait, autour de ces bourgeois en train de devenir des nobles, la patrie d'alors, cette admirable France du dix-septième siècle, où la lente et vigoureuse circulation de la sève nationale allait des familles terriennes à la famille royale, distribuée si sagement, grâce aux habitudes séculaires ! La santé de tout le corps social en résultait, malgré les abus, d'une façon

aussi nécessaire que la maladie résulte aujourd'hui des funestes expériences instituées par les sophistes ou les charlatans de la démocratie. Et de nouveau, ces idées se formulaient pour Montbrun en phrases de mépris pour les dégénérés avec lesquels il venait de presque se colleter ignoblement :

— « Et c'est pour remplacer par un Lartail, par un Brillault, ces dirigeants de la vieille France que les niais et les scélérats de 89 ont jeté bas le magnifique édifice de nos coutumes et de nos traditions!... Les pierres de ces maisons jurent que ce n'est pourtant pas possible, qu'un grand pays comme l'a été celui-ci ne peut pas rester la chose de médiocres et malhonnêtes politiciens, soutenus par toutes les ignorances et toutes les bestialités de la nation!... Qui donc vengera sur eux, non pas tel ou tel individu comme moi, qu'ils auront indignement traité, mais les morts qui ont fait ce pays? Ces gens les ont reniés. Ils les déshonorent... Oui. Qui nous vengera? Sur-tout qui vengera d'eux la France?... »

II

Ce n'était pas la première fois que cette idée de justes représailles traversait l'esprit de Pierre

Montbrun. Toujours il avait senti ce que sentent à l'heure présente, au Parlement comme dans les Lettres, les défenseurs de ces grandes causes menacées : la Patrie, la Famille, la Religion, une irrémédiable infériorité devant l'ignominie des procédés des adversaires. Montbrun s'était laissé prendre à un piège en allant à cette réunion savamment composée par Brillault et Lartail. Pouvait-il leur rendre la pareille et organiser contre eux un bacchanal d'Apaches, avec les honnêtes propriétaires et les prudents commerçants qui constituaient le gros de ses partisans à lui ? Les eût-il eus, ces Apaches, à sa disposition, il n'eût pas accepté de les employer à cette crapuleuse besogne d'engueulement... En fait de vengeance, une seule était praticable, — et combien platonique ! — polémiquer, dénoncer aux personnes de bonne foi le guet-apens électoral dont il avait été la victime, insérer une protestation dans l'unique gazette locale qui soutint sa candidature. Quoiqu'il connût le peu d'efficacité d'un article de journal, l'instinct combatif qui veut que nous rendions, hommes ou enfants, les coups pour les coups, décida Pierre, aussitôt rentré, à prendre son papier et sa plume. Il ne releva la tête qu'au moment où trois heures de nuit sonnèrent aux clochers de la ville. Il écouta les lentes répercussions de ce bruit familier, et, classant les feuillets qu'il venait de couvrir d'une fiévreuse écriture, il se dit :

— « Cet article ne fera plaisir ni à Lartail, ni à Brillault... C'est égal, j'aimerais mieux avoir écrit une page de plus de mon livre. »

Ce fut sur ce mélange de rancune insatisfaite et de regret qu'il s'endormit, pour se réveiller le matin, plus tard qu'à l'habitude. La continue tension de cette campagne électorale était si éprouvante qu'il avait donné l'ordre, une fois pour toutes, que l'on n'interrompit son sommeil sous aucun prétexte. Sans cette précaution, ses nerfs l'eussent trahi avant la fin. Le premier mot de son domestique, en entrant dans la chambre, fut pour le rappeler à la corvée de cette candidature qu'il venait d'oublier pendant cette paisible fin d'une nuit si mal commencée :

— « Il y a une personne qui attend monsieur depuis une heure », dit cet homme. — « Elle dit qu'elle a quelque chose de très important à remettre à monsieur, rapport à son élection... »

— « Une personne ? Une dame ? » demanda Montbrun.

— « Une femme de chambre », rectifia le domestique. « Je le crois du moins. Elle doit être de Paris... La cuisinière l'a vue, et prétend qu'elle est au service de Mme Brillault... »

— « De Mme Brillault ? » répéta le jeune homme... « Vous êtes bien sûr, Louis, que Françoise a dit Mme Brillault?... C'est bien ! Répondez que j'y vais. »

— « Mme Brillault, dans cette période de guerre au couteau, m'envoyer sa femme de chambre?... » se disait-il, en vaquant hâtivement à sa toilette. « C'est impossible. Je ne lui ai jamais été présenté... Et cela pour un message qui a trait à mon élection? Brillault a-t-il peur qu'après la manière dont il a procédé hier soir, je ne lui dépêche une couple d'amis, et a-t-il parlé de cette crainte à sa femme? Alors celle-ci m'écrirait... mais quoi, et au nom de quoi?... Françoise se sera trompée... A moins que cette fille n'ait quitté Mme Brillault?... Elle cherche peut-être une place, simplement?... Mais puisqu'il s'agit de l'élection... Ce sera une ruse qu'elle aura imaginée pour être reçue... A moins encore que ce ne soit une servante renvoyée et qui veut jouer un mauvais tour à ses maîtres... Je désirais une vengeance, hier. Si cette fille me l'apportait, cependant?... Une vengeance, avec le concours d'une domestique congédiée?... Allons donc! Si c'était, je serais trop bête d'hésiter. Ces brigands-là méritent-ils qu'on fasse le difficile sur le choix des moyens?... Quelle idée! Elle est aussi absurde que l'autre... Enfin, nous allons voir!... »

Cette hypothèse d'une fille mise à la porte et qui veut se venger n'avait fait qu'effleurer la pensée de Montbrun. Il tressaillit quand, aux premiers mots prononcés par l'inconnue, il constata que cette répugnante supposition était la juste :

— « Monsieur », lui dit-elle, « je viens vous proposer un marché qui peut avoir un certain intérêt pour vous. Je vous demanderai seulement votre parole, que vous l'acceptiez ou non, de me garder le secret le plus absolu. »

Elle avait posé sa condition d'une voix sèche, en regardant le jeune homme avec des yeux d'une expression mauvaise. Il fut sur le point de briser aussitôt cet entretien. Mais il était candidat, et, depuis ces quelques semaines, l'extrême délicatesse de sa nature avait subi tant de froissements qu'elle s'était déjà un peu faussée. On ne mesurera jamais la portée du mot admirable du comte de Paris : « Les institutions ont corrompu les hommes. » Le suffrage universel, par la vilénie des contacts qu'il impose à ceux qui le courtisent, est le plus implacable agent de cette décadence. Le souvenir de la réunion de la veille et des outrages subis revint à l'esprit de Montbrun, et il répondit :

— « Vous avez ma parole, mademoiselle... »

— « Monsieur », reprit la fille, « je suis la femme de chambre de Mme Brillault, ou, plutôt, je l'étais. Madame s'est séparée de moi, avant-hier... Je ne vous donne pas les motifs de notre discussion, ils n'importent pas... Je retourne à Paris. Je n'ai plus l'intention de rester en service. Je vais m'établir à mon compte. J'ai des économies. Elles ne me suffisent pas. Il me faudrait deux mille francs de plus... Voulez-vous me payer ce

prix-là une correspondance de M. Lartail, votre concurrent, qui prouve, sans discussion possible, que Mme Brillault est sa maîtresse ? »

Le Judas femelle serrait dans ses mains la poignée de cuir d'un petit sac. Que cette bouche mince, qui donnait une expression hideuse à ce pâle visage, assez joli, dit la vérité, Pierre n'en douta pas une seconde, ni que cette correspondance ne fût là, dans ce petit sac. Du raisonnement de la créature, il ne douta pas davantage. Elle avait volé ces lettres de Lartail, puis s'était demandé : « A qui les vendre?... » A Mme Brillault ? Ou à Lartail ? Elle avait sans doute eu peur que, se voyant découverte, la maîtresse et l'amant ne préférassent fuir ensemble plutôt que de se soumettre à un chantage qui pouvait recommencer dès le lendemain... Au mari lui-même ? Lui offrir des lettres, c'était lui apprendre la trahison de sa femme. Consentirait-il à payer ensuite une si grosse somme pour avoir des preuves qu'une simple surveillance lui procurerait assez?... La fille savait, par les phrases écoutées dans le salon et à l'office, la violence de la lutte engagée à *** autour du siège vacant. Elle savait que le mari de sa maîtresse était le grand électeur de la ville, et que le succès de Lartail dépendait absolument de cet appui. Elle savait encore que Montbrun était riche. Voilà l'homme qui lui paierait ces lettres un bon prix. Cet abominable calcul n'avait pas

trompé la voleuse. Car, après avoir écouté cette infâme proposition et réfléchi quelques instants sans répondre, le candidat se leva ; il alla vers un secrétaire dont il sortit quatre billets de cinq cents francs. Il les tendit à la tentatrice. Celle-ci examina les papiers bleus l'un après l'autre, avec autant de flegme que s'il ne se fût pas agi du plus ignoble marché. Elle ouvrit le sac et tendit à son tour à Montbrun un paquet de lettres :

— « Lisez, monsieur », dit-elle, « vous verrez que vous en avez pour votre argent... » Il lui fit signe qu'elle sortît. Ce ne fut qu'après son départ qu'il eut le courage de manier ces feuilles. Il reconnut, — avec quel battement de cœur ! — l'écriture de son adversaire. Dix lignes, lues au hasard, lui prouvèrent qu'il en avait, en effet, « pour son argent ». Qu'il mit seulement ces lettres sous enveloppe et qu'il les adressât à Brillault, il avait sa vengeance, une double vengeance. Il connaissait le caractère du député de la seconde circonscription de ***. C'était un homme impulsif, d'un orgueil intraitable, très amoureux de sa femme. Cette révélation le frapperait en plein cœur. Montbrun le revit, tel qu'il l'avait laissé la veille, à ce bureau de la réunion dite contradictoire, avec son sourire cruellement ironique. Il revit aussi Lartail. Pour la première fois, il s'expliqua quelles occultes raisons avaient désigné cet avocat bellâtre au comité radical que

présidait Brillault. Lartail devait ce choix à cette liaison avec Mme Brillault. Les amants l'avaient tenue bien cachée, pour que jamais une allusion n'y eût été faite dans les entretiens que Montbrun avait eus avec ses partisans... Tant mieux! La surprise n'en aurait que des effets plus foudroyants. Une scène tragique éclaterait entre les deux hommes. Il y aurait un duel, un meurtre peut-être. Un point était certain : l'altier Brillault ne continuerait pas son appui à l'amant avéré de sa femme. Il forcerait à tout le moins Lartail à se retirer, et, dans l'intervalle de douze jours, aucun autre candidat ne pourrait surgir. Douze jours! On votait le dimanche de Quasimodo, et la semaine sainte commençait. Montbrun n'aurait pas été le traditionnaliste qu'il était, s'il n'avait pas conservé intacte en lui la foi religieuse de ses ancêtres. Il était intimement, profondément catholique. Il se rappela soudain avec quelle ardeur Brillault avait soutenu au Palais-Bourbon les lois de persécution contre l'Église, son discours en particulier contre les grands séminaires et contre Saint-Sulpice. Il eut la vision d'un châtiment suspendu sur sa tête. N'était-il pas un des meneurs de la plus criminelle des besognes entreprises depuis cinq ans contre l'âme même de la patrie? Une phrase de l'épître de la messe du lundi saint, à laquelle le jeune homme avait assisté la veille, lui revint à la mémoire : « *Ecce omnes quasi vestimentum conte-*

rentur, tinea comedet eos!... — Tous les ennemis de Dieu, dit l'apôtre, pourriront comme un vêtement, la corruption les mangera... » Et une espèce de joie cruelle inonda son cœur...

III

Il semble qu'il y ait, chez les hommes généreux, lorsqu'ils se décident à commettre un acte qui ne l'est pas, sous l'empire d'une passion trop forte, une hâte fiévreuse d'en avoir fini. On dirait qu'ils se défont d'un retour offensif de leurs scrupules. L'entrevue de Montbrun et de la femme de chambre avait eu lieu vers les neuf heures. A dix, le candidat était dans la rue, s'acheminant vers la grande poste. Il allait jeter à la boîte les lettres de Lartail à Mme Brillault, qu'il avait mises sous enveloppe. Pour plus de sûreté, afin que sa main fût méconnaissable, il avait écrit le nom et l'adresse du mari en caractères renversés. Il avait eu soin de prendre de petites rues détournées, désirant éviter les personnes de sa connaissance, comme s'il eût craint qu'elles ne lussent sur son visage où il allait et pourquoi. Il arriva ainsi, sans avoir fait une seule rencontre, devant le bâtiment de la poste. Il parcourut des yeux la

place au centre de laquelle se dresse une fontaine de la plus fine sculpture, érigée au dix-huitième siècle. Un élève du Bernin y a reproduit le célèbre Triton de Rome, accoté à un rocher et soufflant de l'eau par sa conque. Montbrun ne venait jamais là, d'ordinaire, sans regarder ce charmant bibelot de bronze, associé pour lui aux promenades de son enfance avec son père et sa mère, et le dévot du passé donnait un pieux souvenir à ses deux plus chers fantômes. A cette seconde, il ne prit garde qu'à la solitude de la place, si favorable à son projet. Il marcha vers la boîte, ménagée devant l'entrée de la poste. Sa main tremblait en approchant l'enveloppe de l'étroite fente. Une fois le paquet lâché, ce serait l'irréparable... Déjà il en avait introduit la moitié dans l'ouverture. Un geste de plus, un tout petit geste, un relâchement de ses doigts, et il était vengé de la réunion de la veille... Ah! bien vengé!... Ce petit geste pourtant, le candidat ne le fit pas. Au lieu de se détendre, ses doigts se serrèrent autour de l'enveloppe, qu'il retira de l'orifice de la boîte. Il remit la lettre dans sa poche, et, tournant le dos au bâtiment de la poste avec autant de précipitation qu'il avait mis à en approcher, il reprit le lacis des petites rues, mais dans une autre direction que celle de sa demeure. Tout d'un coup, devant la réalité quasi concrète de la vengeance, son honneur intime s'était

révolté. Le scrupule était revenu et l'avait comme paralysé. Ce n'est pas que ni Brillault, ni Mme Brillault, ni Lartail eussent ému en lui le plus léger frisson de pitié. La femme était une coquine, les deux hommes des malfaiteurs de la politique. Comme il l'avait dit déjà, ces gens méritaient tout. Montbrun se répétait cette affirmation en s'éloignant de la poste: « Ils méritent tout pourtant! Ils méritent tout! .. » Il ajoutait: « Les anéantir par n'importe quel moyen, c'est une besogne de salubrité publique. » Et sa conscience protestait cependant, au point qu'il allait chercher une certitude ou pour ou contre. Et auprès de qui courait-il de ce pied fiévreux? Il marchait vers l'endroit où Brillault devait être le plus haï. Il se rendait au Grand Séminaire, afin d'y trouver un de ses amis, un prêtre dont le député sectaire avait prononcé le nom à la tribune, en le dénonçant :

— « Pourvu que l'abbé Pierron ne soit pas parti? » se disait-il. « Hé bien! s'il est parti, ce sera un signe. J'enverrai la lettre, et ce sera justice. Car, enfin, sans ces exécrables lois, Pierron serait là sûrement. Voilà une conséquence de ses discours et de ses votes à laquelle Brillault n'a certes pas songé : une décision de qui dépend peut-être sa vie aura elle-même dépendu de la présence ou de l'absence, en tous cas, de l'opinion d'une de ses victimes... »